

Demain Hong Kong sera rétrocédé à la Chine...

Un portrait d'Annigoni reste le
dénominateur commun entre
le Canada et Hong Kong

Denis Masse
Académie québécoise d'études philatéliques

Les yeux du monde sont actuellement rivés sur un gros morceau de l'ancien empire britannique, qui va retrouver, dans quelques mois, son appartenance antique à la Chine. Tel que le prévoyaient les accords sino-britanniques de 1984, le territoire de Hong Kong s'apprête à rentrer dans le giron de la République populaire chinoise. Après 155 ans de souveraineté britannique, cette importante plaque tournante du commerce mondial va changer de drapeau dans la nuit du 30 juin 1997. La métamorphose semble se réaliser sans heurt; on s'y prépare depuis plus de dix ans.

Sur le plan philatélique, les plus fortes spéculations de la décennie s'achèvent. Il y a belle lurette que vous ne pouvez plus trouver de timbres de Hong Kong dans les stocks des marchands; des spéculateurs, flairant la bonne affaire ont tout raflé des quelque 800 timbres émis sous le règne de cinq souverains britanniques. Pourtant, seule la facture des timbres sera changée, la Chine ayant annoncé qu'elle continuera d'émettre des timbres au nom de Hong Kong, qui seront valides dans cette seule partie méridionale du pays aussi bien que ceux de la république toute entière.

Hong Kong fait partie de l'empire britannique depuis vingt ans quand il émet ses premiers timbres en 1862. Des timbres à l'effigie de la reine Victoria, bien entendu. Ici même, c'était encore l'époque nébuleuse du Canada-Uni où s'affrontaient «rouges» et «bleus» pour la prise du pouvoir. Les rares usagers de la poste de la province du Canada utilisaient depuis trois ans des timbres en valeurs décimales à l'effigie de la souveraine, du prince consort et de Jacques Cartier, le soi-disant découvreur de ce pays dont le chemin de fer allait pousser l'étendue jusqu'au Pacifique.





Cent ans plus tard, Hong Kong adoptait pour une de ses plus belles séries d'usage courant un portrait d'Élisabeth, arrière-arrière-petite-fille de l'aïeule. Sous la palette du peintre italien Annigoni, Élisabeth II prenait un air grave comme nul ne lui en connaissait; drapée de la mante bleue de

l'Ordre de la Jarretière, elle annonçait, à 30 ans, la souveraine dont elle assumera le règne jusqu'à la fin du siècle (...pourvu que Dieu lui prête vie encore trois ans).

16

Curieusement, un parallèle peut être établi entre cette émission centenaire de Hong Kong et un timbre commémoratif du Canada de l'époque où le courrier ne coûtait encore que cinq cents. Notre pays avait en effet utilisé le même portrait d'Annigoni pour un timbre de 1959, gravé, du reste, deux ans plus tôt (la date cachée indique 1957), qui fut mis en circulation à l'occasion d'une visite des époux royaux (Élisabeth et Philip), la quatrième en huit ans. Cette fois, le prétexte du voyage était de coprésider, avec Eisenhower, l'ouverture de la voie maritime du Saint-Laurent, un événement resté mémorable dans la philatélie canadienne pour avoir engendré «l'erreur du siècle», le fameux *Seaway Invert* ou «inversé de la voie maritime».

Le parallèle, toutefois, s'établit nettement en faveur de l'émission asiatique. Reconnaissons tout de go la supériorité gênante, si riche de couleurs, des timbres de Hong Kong sur leur prédécesseur canadien, très beau comme peut l'être tout portrait réalisé par Annigoni, mais un peu terne dans sa robe monochrome. Le graveur Yves Baril, maintenant retraité de la *Canadian Bank Note*, y avait consacré trois mois de travail. Ce timbre, chez nous, c'est le premier ministre Diefenbaker lui-même, fervent partisan de la monarchie anglaise, qui l'avait choisi pour commémorer la visite de la reine Élisabeth et du prince Philip. (Pour la deuxième fois, Philip était exclu de l'hommage philatélique, à une époque où les membres de la famille royale avaient encore droit de cité sur nos timbres).

Fidji en tête

De fait, ce sont les îles Fidji, un Etat de l'Océanie, qui ont été les premières à exploiter les vertus du portrait d'Annigoni comme sujet de timbres. Elles furent la première administration postale à s'en prévaloir, dès 1954. Le tableau venait tout juste de faire son entrée dans les Salons et Académies. En 1955, le *Ritratto di S. M. la Regina Elisabetta II d'Inghilterra* attirait 190 000 visiteurs enthousiastes à l'Exposition d'été de l'Académie royale des arts, à Londres.

Mais l'émission de Hong Kong fut la première à traiter le même tableau en couleurs, grâce aux presses six couleurs dont s'était équipée la maison *Harrison and Sons*. Aucune des administrations postales qui ont, par la suite, utilisé ce portrait n'a conservé du tableau original d'Annigoni le décor très dépouillé dans lequel le peintre a placé son héroïne.

La nature aux arbres rabougris qui encadre la reine a été empruntée aux terrains vagues entourant le château de Windsor. C'est en 1953 qu'Annigoni a



réalisé ce portrait à la demande de la Corporation des poissonniers de Londres. Le peintre a prié la reine de poser dans ses atours de l'Ordre de la Jarretière. (Il ne faut pas confondre avec un portrait de la reine exécuté par le même peintre un an plus tôt dans le costume de l'Ordre du Bain, où elle apparaît revêtue d'une mante rouge.)

Un ordre très ancien

L'Ordre de la Jarretière est l'une des plus anciennes confréries de chevalerie existant en Europe. Il fut définitivement constitué par Édouard III en 1349. Il a toujours, à peu d'exceptions près, été réservé à la Pairie anglaise. Chaque chevalier, qui a sa stalle dans la chapelle Saint-Georges, à Windsor, porte un costume traditionnel fait d'un manteau de velours bleu, doublé de blanc, avec croix brodée sur le côté gauche, un capuchon en velours cramoisi, un chapeau rond de velours vert avec aigrette de plumes d'autruche et de héron. En outre, on trouve la « jarretière » attachée au-dessous du genou gauche. C'est un ruban de velours bleu avec bordure d'or où s'inscrit en lettres d'argent la devise de l'Ordre: *Honni soit qui mal y pense*.

D'autre part, sur le côté gauche de la poitrine, est épinglée une plaque d'argent ou étoile à huit pointes représentant la croix de Saint-Georges et entourée de la jarretière, puis un collier d'or composé de 26 pièces en forme de jarretières émaillées d'azur, auquel est suspendue l'image de saint Georges terrassant le Dragon. Enfin, un ruban bleu foncé porté en écharpe de droite à gauche se termine par un bijou d'or en forme de jarretière, portant la devise de l'ordre et entourant l'image de saint Georges.

Une tempera

Le tableau d'Annigoni se présente comme une tempera. C'est le nom qu'on donne à une détrempe dont le liant est une émulsion, le plus souvent à base d'œuf. Annigoni favorise un panneau de bois de bouleau constitué de cinq feuilles superposées (environ 3/4 de pouce d'épaisseur) recouvert d'abord d'une toile puis de deux couches de papier Japon et revêtu encore d'une couche de vernis. Cette préparation de base est faite spécialement pour le maître par un artisan de Florence. Les portraits qu'il a faits de la reine Élisabeth, de la princesse Margaret et du duc d'Édimbourg ont tous été exécutés de cette façon.

C'est le *Times* de Londres qui détient les droits universels au nom des propriétaires londoniens du portrait de la reine et c'est donc avec ce célèbre journal que l'Administration postale a négocié la reproduction qu'elle nous présente sur le timbre de 1959.

Artiste précoce

Pietro Annigoni est né à Milan, le 7 juin 1910, fils de Teresa Botti et de Ricciardo Annigoni. Sa mère était née en Californie dans une famille d'émigrés italiens. Son père, un mathématicien et ingénieur électricien, avait été envoyé aux États-Unis pour affaires; il y avait rencontré Teresa Botti et l'avait épousée. Le couple était rentré ensuite en Italie où est né Pietro. Comme l'ingénieur avait lui-même songé à une carrière



Pietro Annigoni

artistique, il prodigua les meilleurs encouragements à son fils quand celui-ci manifesta des dons certains pour la peinture. Mais c'est à Brescia, et non à Milan, que l'enfant fut élevé; le peintre en a gardé de profondes impressions des vieux murs, des rues étroites et des fortifications médiévales. Il a su aussi traduire dans ses paysages la luminosité qui inonde la plaine, entre le Pô et les Alpes pennines, un pays de contrastes parfois dramatiques.

À 15 ans, Pietro Annigoni se rend à Florence avec ses parents et peut dès lors se livrer à sa passion pour le dessin. Il ne fréquente l'école que sporadiquement, mais il peint tous les recoins de la ville, haut lieu de l'art italien. Il fréquente les maîtres: Carena pour le dessin, Graziosi pour la sculpture, Celestini pour la gravure, le Club des artistes pour l'anatomie. À Florence, on le considère comme un enfant prodige. Non seulement ses oeuvres, mais aussi sa personnalité et sa façon de vivre, romantique et excentrique, attirent sur lui la curiosité et parfois une haineuse jalousie. Il s'était lié d'amitié avec Puccini qui l'emmenait pêcher sur le lac de Massaciucoli.

On aime le comparer à Holbein le Jeune, peintre allemand du XVI^e siècle, qui marqua ses portraits d'un réalisme sobre et pénétrant. Mais c'est Rembrandt qu'il adore. Avec le temps, Annigoni finit par s'enfermer dans une tour d'ivoire; il devient un loup solitaire trouvant refuge dans les ombres de la Renaissance. En Angleterre, il est adulé comme portraitiste tandis qu'en Italie, il excelle dans les murales et les oeuvres monumentales.



Pour son portrait de la reine Élisabeth, il voulut la représenter telle que ses sujets voient ou perçoivent la souveraine; il en a fait un véritable symbole de la monarchie.

Le «peintre des reines», comme on l'a surnommé, est mort à Florence, le 28 octobre 1988, à l'âge de 78 ans. Il avait été opéré, cinq mois plus tôt, d'une perforation ulcéreuse

à l'estomac dont il ne s'était jamais vraiment remis.